

CHEFDEVILLE
L'ATELIER D'ÉCRITURE
LE DILETTANTE

ESCALIER B

Extrait de la publication

L'Atelier d'écriture

Chefdeville

L'Atelier d'écriture

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Amélie Doistau

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-292-2

À ma mère

Allongé sur le canapé, j'essayais de me concentrer sur la pertinence de ma présence dans ce monde aseptisé et hostile, quand j'entendis les pigeons sur le balcon. Je posai mon verre de rhum sur la table basse et me précipitai. J'exécrais ces volatiles, des assistés et des feignants. À part ravager les façades des bâtiments, picorer vos frites au McDo et chier sur la tête des gens, à quoi pouvaient-ils bien servir ces parasites? Alors, régulièrement dans la journée, je prenais le balai et essayais de m'en allumer un. Mais ils étaient malins ces emplumés. Ils se tenaient toujours à distance respectable pour que je ne les atteigne pas, me narguant avant de s'envoler en laissant des kilos de merde sur la corniche. Toujours à déféquer au même endroit ces nuisibles, chaque jour une nouvelle couche, laissant des strates de

fientes qui se transformaient avec le temps en gargouilles immondes.

Un nouveau verre de rhum à la main, je repris mon observation initiale, suivant des yeux les rotations des mouches, mon occupation du jour, quand l'une d'elles me piqua. Je détestais ces bestioles, toujours à vous tourner autour, à vous épier avec leurs yeux derrière la tête, à vous piquer les vaches, quand le taon tournait à l'orage. Mais là, pas besoin de balai, je possédais l'arme ultime, imparable, une force de frappe inégalée, la tapette à mouches ! Un rien barbare, mais je m'en tapais. Avez-vous déjà été emmerdé par un bombardier un jour d'été ? Un qui ne vous lâche pas, qui prend votre cul pour l'aéroport Charles-de-Gaulle ? Vous ne pouvez pas rester pacifique, vous ne pouvez pas, c'est inhumain. Vous chopez la tapette à mouches et vous l'explotez le bestiau, vous le massacrez. J'ai toujours considéré la tapette à mouches comme l'une des plus belles trouvailles du monde civilisé, un objet décoratif – la mienne avait le sourire de la Joconde –, ainsi qu'une arme défensive efficace. Elle pouvait même servir pour les moustiques.

Le moustique... Qui n'a pas subi une fois dans sa vie l'agression de ce suceur en série, vecteur du paludisme, du chikungunya et autres maladies mortelles? Vous allumez, il se planque. Vous éteignez, il tourne comme un ULM. Vous allumez, il se planque. Vous éteignez, il vous pique. Vous allumez, vous vous levez, vous le voyez, vous lui hurlez des insanités en vain, cet insecte ne comprend rien. Vous lui balancez vos mules, votre traversin, tout ce qui vous tombe sous la main. Vous le loupez. Ce n'est pas que vous soyez maladroit, mais un moustique c'est une machine de guerre, ils étaient là avant nous et ils seront là après nous. Normal, ils nous pompent le sang jusqu'à la moelle, elles sont survitaminées, ces saloperies. Alors, épuisé, vous rampez jusqu'à votre tapette à mouches, vous la saisissez fermement et vous bondissez les cacahouètes à l'air. Et l'on a l'air très naze quand on saute, comme sur un trampoline, avec le bazar qui part dans tous les sens. Parce que, bien sûr, ils vous attaquent toujours à la bonne saison, quand vous dormez les fenêtres ouvertes, à poil sur le drap, jamais l'hiver, pas con l'animal, pas comme ces cons de pigeons.

Pour finir, vous l'éclatez le vampire, en frappant comme un sourd sur le crépi blanc. Parfois, par chance, c'est rare, il passe entre les mailles, juste estourbi le monstre. Alors là, vous jubilez, en le saisissant délicatement entre le pouce et l'index et vous lui arrachez les ailes. Niqué, l'enfoiré! Maintenant il ressemble à une grenade sur pattes prête à péter, gorgée de sang, votre sang. Vous le laissez se barrer, qu'il se démerde cet empaffé, il vous a ruiné votre nuit, vous, vous lui ruinez sa vie. Ou alors, plus fort que les Chinois, vous le balancez dans une toile d'araignée, histoire qu'il cuve son merlot. Là, il fait déjà moins le fier le tortionnaire. Mais quand même, le meilleur, c'est quand vous avez réussi à l'allumer avec la tapette à mouches. Vous êtes tellement soulagé, vous l'avez explosée cette saloperie de prédateur qui vous emmerdait depuis des heures. À la place, il y a une tache rouge à côté des autres moustiques incrustés dans le crépi blanc. Même qu'à la fin de l'été, votre mur, il ressemble au maillot du meilleur grimpeur du Tour, blanc à pois rouges.

J'étais donc en train de regarder les mouches voler, tout en vidant avec méthode mon gallon

de rhum, quand une sonnerie insupportable me sortit de ma torpeur. Je mis quelques secondes à réaliser que c'était mon téléphone. Ces dernières années, j'avais pas mal fait le ménage autour de moi, plus personne n'osait m'appeler, et surtout pas pour me demander où j'en étais avec mon mal-être, mon spleen, mon blues, mon bourdon, mon cafard et ma misanthropie. Je répondais que ma dépression serait définitivement soignée quand je me serais fait sauter le caisson. C'était radical, ça passait l'envie de prendre de mes nouvelles. Mais, entre mon RMI et mes multiples stages pour ne pas perdre mon RMI, la vie m'avait écorné et je considérais avoir des circonstances atténuantes.

Je me penchai et glissai sur la moquette élimée, décrochant le combiné. Le premier appel en huit mois, je n'avais pas le droit de le louper, quand bien même était-ce une erreur, parce que c'était forcément une erreur. Mais, pendant cinq secondes, j'eus la sensation d'exister pour quelqu'un :

– Oui, il est là ! Il écoute.

– ... ? Je suis bien chez monsieur Chefdeville ?

– Jusqu'à preuve du contraire et en admettant que vous ne fassiez pas une erreur, c'est lui-même.

– Excusez-moi. Je sens bien que ce n'est pas le moment le mieux choisi, mais ce n'est pas simple. Vous, les artistes, avez des créneaux horaires tellement fluctuants qu'il est difficile de deviner le moment qui vous dérangera le moins. Je pensais que c'était une bonne heure. Je m'excuse encore de prendre

sur votre temps, mais je ne serai pas long.

– Tu fais toujours autant de salamalecs pour vendre ta salade? C'est une enquête pour bénéficier du bouquet téléche en plus de la Livebox? Ou GDF pour vérifier la date de péremption du tuyau de ma gazinière? Je vois, c'est La Poste, je suis encore à découvrir et vous me niquez le chéquier. Non! ne me dites pas que c'est l'ANPE pour un nouveau stage. Non, pas ça, par pitié. Si c'est ça, je vous préviens, qui que vous soyez, vous aurez ma mort sur la conscience.

– ...? Non, non, non! Je ne représente aucun de ces organismes, monsieur Chefdeville. Vous êtes bien monsieur Chefdeville? Celui qui a publié *Juré, craché, sur ton ombre*? Je ne me trompe pas d'interlocuteur?

Allongé sur ma moquette, je tressaillis. Le type au bout du fil venait d'ouvrir une trappe qui menait directement à l'enfer, mon enfer intérieur. J'étais suspendu à un cheveu dans le vide et les flammes me léchaient déjà le cul. Seule ma résistance à pactiser avec le diable me retenait :

– Oui, c'est bien lui... Mais pourquoi... Pourquoi cette question? Qui êtes-vous?

– Pourquoi? Vous me demandez pourquoi? Mais parce que je viens de lire votre polar ce week-end, monsieur Chefdeville, et que je l’ai trouvé excellentissime!

– ... *Excellentissime*... Arrête ton char, Ben. J’ai écrit ce truc il y a plus de quinze ans.

– ...? Mais... peu importe... Vingt ans, trente ans, un bon livre n’a pas d’âge, monsieur Chefdeville. Cela ne retire en rien sa qualité littéraire. Ce que je peux vous dire, c’est qu’il n’a pas vieilli, c’est un excellent roman, je vous assure.

– Pas de baratin. Si vous êtes éditeur et que vous avez dans l’idée de republier cet ovni, c’est hors de question. C’est l’unique bouquin que j’ai écrit, le premier et le dernier. Vu son accueil à l’époque, ce n’est même pas la peine, j’ai raccroché définitivement. Cette histoire m’a rendu malade, j’ai failli en crever, aujourd’hui encore j’ai des séquelles.

– Non, du tout! Je ne suis pas éditeur, loin s’en faut. Laissez-moi juste vous exposer ce que j’ai à vous dire, monsieur Chefdeville. Je suis à même de comprendre votre aigreur, mais j’ai une proposition à vous faire.

– Je ne suis pas aigri, je suis énervé.

– Oui, et je compatis, monsieur Chefdeville.

Le monde est très mal fait. Les romans à succès sont souvent très médiocres, sur le plan littéraire j’entends. Et des textes comme le vôtre, qui ont ce pouvoir de distiller cette petite musique qui va droit au cœur, que l’on appelle le talent, passent le plus souvent à la trappe.

Ce type me faisait du gringue ou quoi ? En tout cas, il savait manœuvrer. Avec son « monsieur Chefdeville » qu’il me servait à toutes les sauces, je n’avais pas encore eu le réflexe de lui raccrocher au nez.

– Je vous préviens, si votre proposition c’est de faire le nègre pour un zouave qui écrit comme un étron, c’est niet !

– Non, vous n’y êtes pas, c’est tout autre chose. Je vais d’ailleurs aller droit au but, comme les Marseillais.

– Je déteste l’OM, ce club est un miroir aux alouettes, un opium frelaté qui trompe depuis deux décennies tous les mômes de l’Hexagone. De toute façon, je suis un ancien de l’Étoile rouge de Saint-Ouen, un gavroche du PSG, un ultra, j’ai ma place à l’année au

Parc, virage des ex-« Boulogne Boys ». Et je suis aussi un fan de Lens, pour la posture. Aux chiottes l'OM!

– ... Désolé, je ne pouvais pas deviner. Mais comme il me semble déceler en vous quelqu'un de très entier, je ne vais pas tourner plus longtemps autour du but.

– Du pot.

– ... Oui, effectivement... autour du pot. Voilà... est-ce que vous avez déjà animé un atelier d'écriture, monsieur Chefdeville?

Je levai les sourcils. Un atelier d'écriture? Comment avait-on pu détourner un mot aussi noble qu'atelier? Un atelier avait toujours eu pour moi sa mystique, c'était un lieu où l'on travaillait le bois, les métaux, le cuir, la peinture, la résine, toutes sortes de matériaux, où l'on démontait les moteurs, façonnait et nettoyait les pièces. Un atelier, ça puait la gazoline, le vernis, c'était un endroit où l'on se coltinait avec la matière, le plus souvent du lourd, du calibré, du musclé. Mais là, il s'agissait de tout autre chose : un concept imaginé dans un salon de la République pendant les années fric, au cours d'une partie de pince-fesse entre deux

CE 254^e TITRE DU DILETTANTE A ETE ACHETE D'IMPRIMER A 2 222 EXEMPLAIRES LE 4 NOVEMBRE 2008 PAR L'IMPRIMERIE FLOCH A MAYENNE (MAYENNE). IL A ETE TIRE EN OUTRES 15 EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR CHIFFON, NUMEROTES A LA MAIN. L'ENSEMBLE DE CES EXEMPLAIRES CONSTITUE L'EDITION ORIGINALE DE « L'ATELIER D'ECRITURES » DE CHEFFEVILLE.

